

bouffées et s'abattent sur le monde épouvanté. Dappah est, en résumé, l'infect et formidable laboratoire, à découvert, où Satan, l'ange de la mort ignominieuse, mélange, pétrit, cuisine les maladies horribles et meurtrières qui lui permettent de décimer, de faucher, en coupes sombres, l'espèce humaine tant détestée par lui ; de Dappah, il déchaîne tous les fléaux, au moyen desquels il assouvit sa haine contre les créatures de Dieu.

Or, ces réflexions venaient à mon esprit, pendant que, suivant la bande et ne me préoccupant pas de la longueur du chemin, je m'acheminais vers ce lieu maudit, ayant quitté tous ensemble les sept temples de Mahatalawa.

Les frères Hobbs et Cresponi me tenaient compagnie. Ils m'expliquaient que nous allions, à la clarté de la pleine lune, former "la chaîne magique" avec les cadavres de la plaine de Dappah.

Ici, il convient de préciser et de faire connaître la théorie des occultistes, pour la vouer au mépris et à l'indignation des honnêtes gens.

Selon Hobbs, qui m'exposait le système, d'accord en cela avec tous les professeurs de cabale, il existe un grand agent magique appelé "lumière astrale," que les anciens alchimistes désignaient sous le nom d'azoth et de magnésie ; et cette lumière astrale, émanation de la divinité luciférienne, constituerait une force occulte, unique et incontestable, qui serait la clef de tous les empires spirituels, le secret de toutes les puissances surnaturelles. Posséder cette force, c'est être dépositaire de la puissance divine elle-même ; toute la magie réelle, effective, est là.

Il s'agit, pour le mage, de concentrer la lumière astrale, pour la projeter ensuite. Les lucifériens expriment cette loi mystérieuse en ces termes : fixer et mouvoir. Le grand architecte de l'univers, disent-ils, a donné pour base et pour garantie au mouvement la fixité ; le mage doit agir de même.

Ils ajoutent que leur Dieu Bon a, il est vrai, ses prédestinés, — telle, par exemple, Sophie Walder, — dont la nature est, dès la naissance, tout imprégnée, remplie de cette lumière astrale, et qui peuvent, par conséquent, sans le moindre effort, opérer des miracles. Ces prédestinés de Lucifer n'ont pas besoin de travailler à concentrer en eux la puissance occulte ; elle y réside à l'état latent ; ils sont des foyers de force surnaturelle, et cette force se dégage d'eux, se répand, par leur simple volonté.

Au contraire, les hommes ordinaires, les non-prédestinés, ceux qui se sont donnés à Lucifer et qu'il a adoptés, ceux-là ont l'obligation de recourir à divers procédés pour rassembler, accumuler en eux la lumière astrale, afin de la répandre. C'est en s'isolant qu'ils accumulent, et c'est au moyen de la chaîne magique qu'ils répandent.

La première condition de l'isolement en occultisme, c'est d'avoir à jamais affranchi son âme de l'influence d'Adonaï, de la maintenir dans une indépendance absolue et dans la haine de la superstition (lisez : de la religion catholique), et d'être toujours prêt à entrer dans le royaume éternel du feu (lisez : l'enfer). La seconde condition, c'est d'avoir immolé, tué son cœur, c'est-à-dire d'être incapable d'aucune affection terrestre. Avec cela, on est un mage parfait, et l'on accumule en soi la lumière astrale.

Une fois que, soit par prédestination, soit par adoption luciférienne, on possède la force occulte, les prédestinés à l'état latent, les adoptés suivant l'importance de leurs œuvres, on peut établir un courant magnétique, c'est-à-dire répandre cette force par une chaîne de gens en harmonie d'idées avec le dépositaire de ladite puissance. En d'autres termes, la chaîne magique, formée d'individus qui veulent participer à une œuvre d'occultisme, est la mise en circulation de la force surnaturelle émanée de Lucifer ; cette force circule comme un fluide électrique et produit les résultats prodigieux désirés, avec plus ou moins de succès selon le plus ou le moins de coopération intellectuelle des anneaux de la chaîne.

La chaîne d'union, qui se fait dans les loges de la maçonnerie vulgaire, est une préparation à la chaîne magique des arrière-loges de l'occultisme.

La loi des courants magnétiques, disent tous les cabalistes, est celle du mouvement même de la lumière astrale ; ce mouvement est toujours double et se multiplie en sens contraire. Tel est l'axiome des mages. Il est bien entendu que je ne fais que répéter ; je dénonce purement et simplement ces infernales pratiques.

En somme, le mage de l'occultisme est ni plus ni moins un possédé du démon, et un possédé volontaire, conscient. La chaîne magique n'a été imaginée que pour faire circuler l'émanation luciférienne. Si, par impossible, un catholique fermement croyant, aimant Dieu, le seul vrai Dieu, se trouve dans une pareille société, accidentellement, et forme un des anneaux de la chaîne, la circulation n'a plus lieu, il l'arrête, aucun prestige diabolique ne peut être opéré. Ce catholique pourra être témoin d'un prestige, s'il est en dehors de la chaîne, et encore il arrivera souvent que sa présence entravera l'opération ; infailliblement l'opération avortera, si en lui-même il invoque Dieu. Les chefs occultistes le savent bien ; c'est pour cela qu'ils ne laissent pénétrer dans leurs assemblées des hauts grades que les personnes dont ils sont absolument sûrs.

Ayant été mis au courant de cela, j'ai toujours évité, — chaque fois que cela m'a été possible sans éveiller les soupçons, — de mêler à une chaîne magique. Il est cependant des cas où il n'y avait aucun inconvénient pour moi à être un des anneaux : c'est lorsque le prodige demandé n'était pas de nature visible ; alors, on ne pouvait constater si l'opération avait réussi ou non.

Ainsi, dans la plaine de Dappah, même après les explications du frère Hobbs, il me fut indifférent de participer à la chaîne ; le prodige demandé était le fait d'une superstition absurde, n'entraînant aucune constatation à faire. L'opération consistait en ceci ; nous avions parmi nous sept médiums lucifériens, ayant le haut grade de Mage Elu, accumulateurs de lumière astrale ; il s'agissait, par une chaîne magique, alternativement composée de morts et de vivants, de faire passer dans les cadavres l'émanation de l'esprit du feu ; en supposant cette circulation réalisable, on pense qu'il m'importait bien peu de l'entraver ; qui pourrait voir si ce courant de magnétisme infernal était ou non interrompu ?... Le seul désagrément pour moi serait d'être placé entre deux cadavres ; c'était une répugnance nouvelle à vaincre ; les nécessités de mon enquête l'exigeaient.

Nous cheminions donc, tout en causant, dans la direction de Dappah, à la lumière des torches dont nous étions munis. Il était alors minuit passé. L'odeur caractéristique du charnier m'arriva tout à coup, dans une bouffée d'air. Nous approchions.

Les chefs s'arrêtèrent bientôt ; nous étions parvenus aux confins de la plaine. Le ciel s'était couvert de nuages noirs, derrière lesquels la lune avait totalement disparu, et qui couraient bas sous un vent lourd. La lueur rouge du Temple du Feu s'était éteinte à l'horizon. De temps en temps, quelques gouttes d'eau larges et tièdes, presque chaudes, tombaient sur nous, tandis qu'un éclair balafrait les nuages, illuminant de sa clarté livide les ossements blancs et des amas putréfiés noirs, entrevus ainsi par brusques échappées.

Je me tamponnais le nez et la bouche, pris à la gorge par cette puanteur, anhéant et à demi asphyxié. Mes compagnons, par contre, n'avaient pas l'air incommodés du tout ; entre eux, ils causaient plus tranquillement que jamais, gaiement même, sans paraître le moins du monde émus ; ils se sentaient chez eux, dans un des domaines préférés de leur maître ; pareils aux vautours, aux corbeaux, aux hyènes, aux chacals et autres animaux qui vivent de charogne, la charogne, par un privilège infernal, était sans danger pour eux, inoffensive, ne les rendait pas malades, ne les empoisonnait pas.

Nous reprîmes alors notre marche, un bon bout de temps encore, enjambant maintenant les cadavres, buttant contre, donnant à tout instant, sans le vouloir, des coups de pied dans les crânes dénudés, qui roulaient à terre avec un éclat sec ; par terre aussi, des lambeaux de chair, détachés par la putréfaction, grouillaient, et il fallait bien marcher là-dedans ; des milliers et des milliers d'yeux, sortis des orbites, jonchaient le sol et semblaient nous regarder passer, glauques et ternes, dont quelques-uns, pourris déjà, formaient une bouillie innommable, affreuse à voir.

Enfin, nous parvîmes à l'endroit choisi pour le sabbat palladique. Une sorte de monticule a été construit par les adeptes indiens, surgissant à quelques pieds seulement au-dessus du niveau du terrain plat, bâti avec des fragments de rochers apportés là dans un mortier de sable et d'ossements humains ; au sommet, il y a une large pierre, qui a toutes les apparences d'un dolmen.

Au sortir du Temple du Feu, chacun avait retiré ses insignes, pour tout le cours de la pérégrination ; le grand-maître lui-même avait laissé là-bas sa tunique, sa couronne et sa coiffe égyptienne ; par contre, un des Indiens, de haute taille, un vrai géant, avait emporté dans un paquet une vaste robe blanche, à manches larges et flottantes, et une énorme tête de bouc, en carton durci, dans le genre des grosses têtes dont se servent les saltimbanques en Europe pour les parades foraines.

On s'arrêta. Les torches furent plantées dans le sable qui recouvrait le monticule. Chacun se revêtit de ses insignes, le grand-maître mettant seulement le cordon de son grade dans le rite.

— Nous voici rendus au lieu vénéré de nos derniers mystères, dit le grand-maître. Très illustre chevalier grand lieutenant, quelle heure est-il ?

— Onze heures, très illustre et sublime grand-maître, fit une voix parmi nous.

En réalité, il était bien minuit et demi, au moins ; mais, quand on ouvre une séance palladique, il est toujours censé onze heures, sauf aux grades de Mage Elu et de Maîtresse Templière.

— Quel âge as-tu ? reprit le grand-maître, s'adressant au frère qui avait répondu.

— Trois fois onze ans.

— Quel zèle t'anime ?

— Je brûle du feu sacré.

(A suivre.)